



LE PRECURSEUR

Juillet-Août 1966

La deuxième dimension de l'Eglise —

Ce n'est plus sa dimension verticale, mais sa dimension horizontale: c'est le feuillage de l'arbre qui s'étend à travers le monde entier. Ayant uni, ayant soudé chaque homme à Dieu, l'Eglise va nous relier, nous souder, nous unifier à tous nos frères.

Car l'Eglise est aussi cette grande unification, cette immense communauté, cette profonde communion de chaque homme avec tous les autres hommes du monde entier. L'Eglise nous apprend à réaliser cette communion, elle nous invite à la réaliser. Voilà ce que sera l'Eglise: ce rassemblement patient et lent de tous les hommes.

Jacques Loew

extrait de « Si vous saviez le don de Dieu »

NOTRE COUVERTURE:

Détente à l'école secondaire Marymount de Mzuzu, Malawi. L'accordéoniste: Sœur Françoise Saucier (Montréal).

LE PRÉCURSEUR

2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal (26) Canada

Revue bimestrielle publiée par les Sœurs
Missionnaires de l'Immaculée-Conception
avec l'autorisation de l'Ordinaire de Montréal.

NIHIL OBSTAT: M. l'abbé A. Cossette, p.m.é., 2 Mars, 1966.

No 4
Juillet - Août 1966
Vol. XXIVe

SOMMAIRE


La religion maya, hier et aujourd'hui <i>Sr Gabrielle Ouimet, m.i.c.</i>	147
Tecun Uman <i>Maria Albertina Galvez G.</i>	155
Catavi <i>Sr Marie-Annette, m.i.c.</i>	162
J'allai à Catavi <i>Sr Simone Sabourin, m.i.c.</i>	167
Les « Gais Lurons » <i>Sr Marie-Thérèse Laperrière, m.i.c.</i>	171
Mzuzu, cité florissante <i>Sr Céline Laurin, m.i.c.</i>	175
« Seigneur, pourquoi m'as-tu dit d'aimer ? » <i>Sr Sainte-Patricia, m.i.c.</i>	183
Banquet pour « bouts d'choux » <i>Sr Marie-Paule, m.i.c.</i>	189
Le mariage au Japon <i>Sr Joseph-de-la-Sainte-Famille, m.i.c.</i>	191

Abonnement:	Par an	\$ 1.50
	2 ans	\$ 2.50
	4 ans	\$ 5.00
	A vie	\$30.00

Pour tout changement d'adresse, ne pas oublier d'envoyer l'ancienne et la nouvelle.



Vieux temple maya envahi par la végétation dans une forêt du Yucatan.



LA RELIGION MAYA HIER ET AUJOURD'HUI

par Sœur Gabrielle Ouimet, m.i.c.

DEUXIEME PARTIE : AUJOURD'HUI

Synthèse de la religion maya

Avant d'entreprendre cette deuxième partie de notre exposé, il serait peut-être bon de résumer l'historique de la religion maya, afin d'avoir une vue d'ensemble et de mieux réaliser l'évolution de cette religion. Nous nous servons de l'ouvrage de Sylvanus Griswold Morley, *The Ancient Maya*. L'origine des Mayas est très peu connue, avons-nous dit; il en va sûrement de même pour leur religion. Toutefois Morley tente cette explication: il semble qu'à l'origine de la religion maya se trouvait l'adoration des forces de la nature, la personnification des forces naturelles qui entouraient le peuple. Cette religion ne nécessitait pas de cérémonies, ni de prêtres, pas même de temples. A l'âge de l'agriculture, la religion s'organisa graduellement avec des prêtres et des temples, des cérémonies et des rites. Entre l'introduction de l'agriculture et l'invention du calendrier maya, la religion ne changea pratiquement pas. Mais avec la découverte du calendrier maya, de la chronologie et de l'écriture, la religion maya connut des modifications notables. Dès le quatrième siècle après Jésus-Christ, une philosophie religieuse maya se forma, développée par le clergé. Les divinités du ciel et celles des périodes de temps et de nombres prévalaient. Certains croient qu'alors la religion maya n'était pas entachée du sang des sacrifices humains. D'autres assurent que les Mayas ont pratiqué les sacrifices humains à toutes les phases de leur histoire.

Aucune preuve archéologique ne nous porte à croire que la religion maya connut des changements très frappants pendant la période dite classique, mais l'intrusion mexicaine opéra de remarquables innovations. Morley n'hésite pas à affirmer que le caractère sanguinaire de la religion maya, telle que trouvée par les Espagnols dès le seizième siècle, relève particulièrement de l'influence mexicaine et a été introduit au Yucatan par les envahisseurs mexicains au dixième siècle. Il ajoute qu'en s'infiltrant, les influences mexicaines ont substitué le christianisme aux croyances païennes. Enfin il montre que, même après une certaine conversion au catholicisme, le peuple n'a pas pour autant délaissé les anciennes croyances.

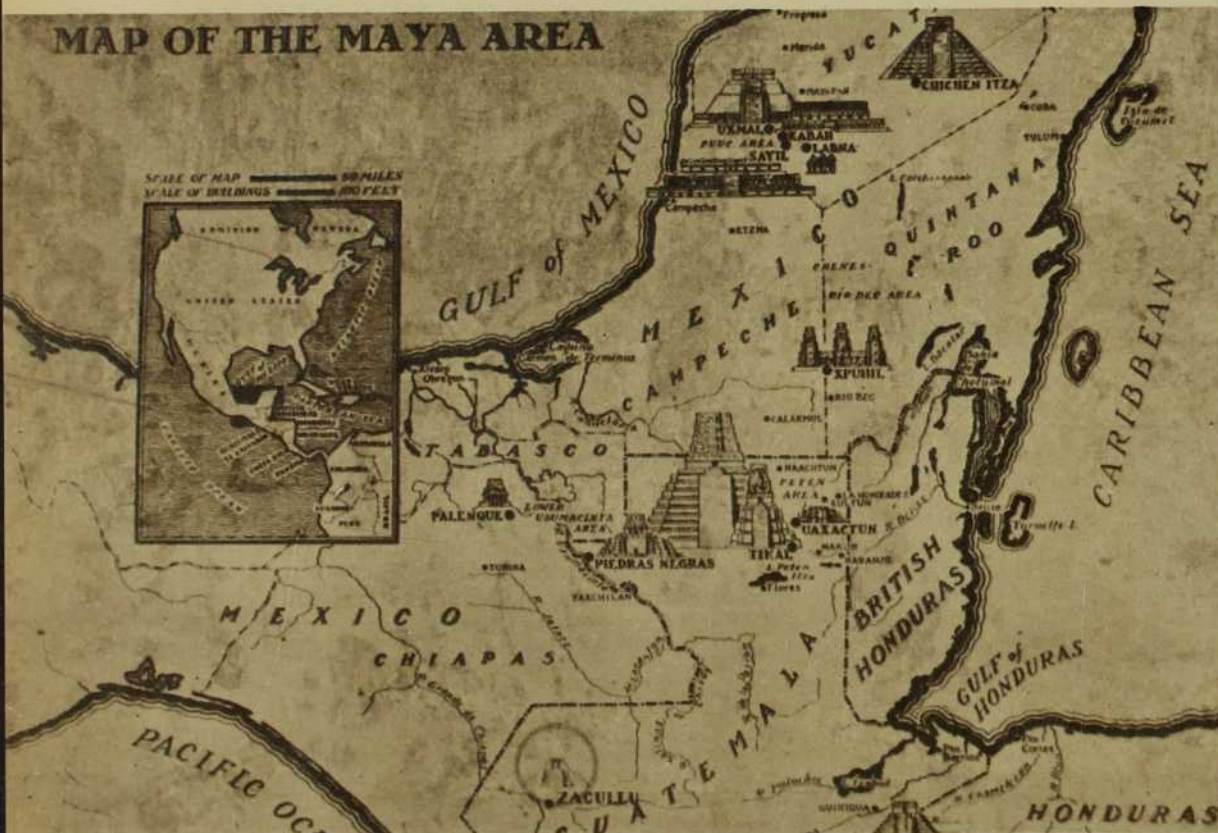


Ruines mayas de Zaculeu, aujourd'hui Huehuetenango, résumant la religion maya: à gauche le temple de la lune, au centre le temple du soleil, à droite le temple de l'étoile.

Rue d'un village maya du Peten où rien ne semble avoir changé au cours des siècles.

Carte du territoire maya à l'époque de la conquête. Il englobait le Yucatan, Campêche, Quintana Roo, une partie du Honduras, le Honduras Britannique, le Guatemala et l'Etat mexicain de Chiapas.

Photo Manuel Maldonado



Conversion des Mayas au christianisme

Ici il nous faut revenir un peu en arrière pour voir comment s'est opérée cette conversion du peuple maya au christianisme. Quels éléments déjà existants dans la religion maya facilitaient la fusion des deux religions? Quels ont été aussi les obstacles? D'autres religions se sont-elles intégrées à la religion maya? Enfin quelle est la situation actuelle de la religion chez les Mayas? Ces questions feront l'objet de cette dernière partie.

« Il est intéressant, nous dit Eric Thompson, de noter que les Mayas, qui avaient résisté à l'impact de cultes étrangers tels que celui de Kukulcan, acceptèrent le christianisme... ». Et dans *La vie des*

Mayas, Jean Babelon nous donne un vivant récit de cette conquête. Nous ne signalerons que les grandes lignes.

C'est à Cozumel que subsistent les restes de la plus ancienne église de l'Amérique. Elle contient encore l'autel érigé par Fernand Cortès en 1519. La tradition catholique fut donc importée de bonne heure au Yucatan. L'évangélisation s'y poursuivit parallèlement à la conquête militaire, et d'une façon en quelque sorte indépendante.

Depuis 1545, les franciscains prirent le chemin de Champoton, de Campêche et de Mérida. Les premiers à l'œuvre furent Juan de la Puerta, Luis de Villalpando, Diego de Becal. On leur concéda des anciens temples pour y établir des monastères.

Photo Nations Unies



Mais un trait important de cette histoire, c'est l'antagonisme qui mit aux prises les militaires et les moines. Ces dissensions trop apparentes renforcèrent l'esprit agressif des Indiens qui, soumis de bonne foi à une religion nouvelle, purent se croire joués alternativement par les hommes de guerre et par les prêtres. C'est pourquoi plusieurs tentatives d'évangélisation échouèrent.

La conversion n'était pas obligatoirement imposée. Mais l'apostasie était punie de la peine capitale, et le châtement rejoignait même les morts. Des tombes furent violées, par ordre du P. Diego de Landa, pour que les cendres des relaps fussent jetées au vent. Mentionnons que ce Père Landa, moine franciscain arrivé au Yucatan peu de temps après la conquête, était un homme d'une intelligence indiscutable. Voici ce qu'en pense Thompson dans l'ouvrage cité plus haut :

On a beaucoup critiqué l'évêque Diego de Landa pour avoir écrasé les recrudescences du paganisme, mais, ce faisant, il se conformait simplement aux idées de son siècle à savoir que l'âme est autrement importante que le corps et que la fin justifie les moyens.

On se rappelle comment il avait fait, en 1561, un autodafé de manuscrits mayas; il fit détruire de même des temples; le désir de détacher ses convertis de leurs anciens dieux passait pour lui avant les préoccupations de l'archéologue. Toutefois c'est à lui qu'on doit l'histoire du Yucatan écrite vers 1560, véritable mine d'informations sur les coutumes et les croyances religieuses des Mayas.

Plutôt un syncrétisme

A cette époque combien d'échecs pitoyables, combien de missionnaires massacrés, d'églises brûlées, à cause d'un zèle intempestif. Et lors même que les Indiens étaient dûment convertis, leur dévotion revêtait en sa ferveur une forme semi-idolâtre. Oui, s'il est vrai que malgré des défaites, graduellement le christianisme s'implantait dans les villes mayas, la fusion des deux religions n'était pas aussi parfaite qu'on pourrait le croire; et à côté des éléments qui facilitaient cette fusion, d'autres y mettaient obstacles.

Jean Babelon remarque que la persistance des coutumes païennes, soit associées aux rites évangéliques, soit demeurées indépendantes depuis les âges obscurs d'une religion primitive, est un fait observé de tout temps, et qui, de nos jours, offre encore un sujet d'étude aux ethnologues.

Un fait très caractéristique nous est rapporté par le flibustier Oexmelin, l'historien des Boucaniers, vers 1680. Après une mention de la conquête des Indiens par les Espagnols, il ajoute que les Indiens de l'autre bord de la côte orientale du Yucatan sont obligés de recevoir, en certains temps de l'année, un ecclésiastique espagnol qu'on leur envoie pour les convertir. Tant que le prêtre demeure sur place, ils n'osent exercer leur religion idolâtre. A peine est-il parti qu'ils recommencent comme auparavant. D'autres récits du même genre démontrent que le Maya converti est comme déchiré entre sa loyauté envers l'ancienne classe dirigeante et sa fidélité à la foi nouvelle dans laquelle on tente de l'amener. Selon « l'esprit de compromis habituel aux Mayas », note Thompson, ils gardent un pied dans chaque camp. Oui, les Mayas acceptèrent le christianisme, mais jamais pour le substituer à leurs anciens dieux. Bien au contraire, ils amalgamèrent les deux religions pour les adapter à leur goût.

René Aigrain a parfaitement résumé en un paragraphe les éléments qui ont facilité et ceux qui ont nui à une parfaite fusion des religions :

Confusions et superstitions. » Ainsi la prédication des missionnaires put être facilitée par l'identification établie entre des symboles de l'ancienne religion et les grands thèmes de la doctrine nouvelle. Le *Vahomché*, l'arbre de vie, qui était pour les Mayas la *ceiba* traversant les mondes depuis le domaine souterrain jusqu'au suprême ciel, et qu'on représentait volontiers portant à la cime un oiseau symbolique, fut pris pour l'arbre de la croix au-dessus duquel planait le Saint-Esprit; la statue de la déesse *Ixazaluoh*, mère d'*Itzamna*, assise et tenant son fils dans ses bras, se confondait aisément pour les Indiens avec celle de la Vierge Mère de Jésus... De telles commodités, dont on conçoit que les missionnaires aient profité d'abord, ne vont pas sans leur revers et favorisent un syncrétisme qui encombre la religion, si sincère qu'elle soit, de beaucoup de superstitions: restes d'idoles qui voisinent avec les croix; mélange tantôt naïf, tantôt inquiétant, d'une foi catholique sincère et de la fidélité à des croyances mal définies que quatre siècles de christianisme n'ont pas fait oublier.

Nous nous demanderons certainement si d'autres religions se sont intégrées à la religion maya. Dans une monographie sur l'industrialisation de Cantel, au Guatemala, l'auteur consacre un chapitre aux pratiques et aux croyances de ce peuple. Cette étude nous donne une très bonne idée de l'état actuel de la religion maya, non seulement à Cantel, mais dans tout le milieu maya.

L'auteur divise son exposé en trois points: l'expérience chrétienne, le catholicisme populaire ou *Folk Catholicism*, les croyances ésotériques.

L'expérience chrétienne. — La religion catholique prime à Cantel. Elle est représentée par l'église et le curé résidant depuis plus de dix ans. Un vicaire

Les Mayas cuisent toujours leurs « tortillas » (galettes nationales à base de maïs) sur un feu entre trois pierres.



Photo Nations Unies



De style espagnol, la vieille église de Campêche bâtie au 16^e siècle.

et quelques auxiliaires laïcs s'occupent de deux organisations et des multiples tâches d'une paroisse. L'évêque de Quezaltenango visite périodiquement son diocèse. En dehors des cérémonies de baptême, de mariage, de funérailles, la vie religieuse ne joue pas un rôle très important à Cantel.

Outre l'Eglise catholique, il y a quatre Eglises

protestantes. Trois sectes proviennent de l'Amérique du Nord et une est originaire du Guatemala: *Presbyterian*, *Seventh Day Adventist*, *Pentecostal*, et *Cramerista*. L'Eglise *Presbyterian* seule a son pasteur résidant, un natif de Cantel, les autres dépendent des villes environnantes. Personne ne sait exactement combien appartiennent à chaque Eglise; les gens vont indifféremment à l'une ou l'autre église.



Notre-Dame de la Guadalupe, au Mexique, rappelle l'apparition de la Vierge à l'Indien Juan Diego.

Photos Pacifique Canadien

L'auteur ajoute: « La différence frappante qui existe entre les Eglises protestantes et l'Eglise catholique, c'est très naturellement cette doctrine de l'entrée libre ».

Le Catholicisme du peuple ou Folk Catholicism. — L'auteur définit *Folk Catholicism* comme suit: Par catholicisme populaire on entend ces aspects de croyances religieuses et de pratiques qui coexistent

avec les dogmes et les rites catholiques. En un mot, les religions mexicaines se sont intégrées au catholicisme importé en le teintant d'un syncrétisme qui s'exprime en pratiques populaires locales.

Les croyances ésotériques. — Cette troisième division, M. Nash l'explique ainsi: la doctrine ésotérique est centrée sur l'ancien calendrier divinatoire



Photo Nations Unies. Exemple du syncrétisme des religions maya et chrétienne: sur les marches de l'église, offrande d'encens aux divinités païennes.

de 260 jours; chaque *chilan* emploie le cycle des 20 jours et des 13 *Ahau* ... Les adeptes de ces croyances ésotériques sont de deux classes: les sorciers qui pratiquent l'envoûtement et les devins qui prophétisent et soignent les maladies... On y ajoute aussi les images de *San Simon* ou *Judas*...

Cet exemple concret de la situation maya actuelle nous prouve une fois de plus que les dieux mayas et les saints chrétiens se fondirent dans un panthéon souple, avec le Dieu chrétien à leur tête. En certaines régions, il existe encore une différence de fonction entre les saints et les divinités païennes. Les premiers gouvernent les villes et leurs activités, les secondes protègent les forêts, les *milpas* (terres propres à la culture du maïs) et ceux qui les habitent. Néanmoins, très peu de Mayas seraient capables de faire le partage entre les éléments chrétiens et païens de leur religion. En fait, ils s'indigneraient si on les soupçonnait d'être partiellement des païens!

Le christianisme n'a donc pas partie gagnée chez les Mayas, et l'on ne saurait vraiment dire que

la vieille religion maya, rejetée pour l'essentiel dans le passé, a disparu totalement et sans laisser de traces.

OUVRAGES CONSULTÉS

Babelon, Jean, *La Vie des Mayas*. Paris, Gallimard, 1933, « Le Roman des Peuples », no 2.

Brillant, Maurice, *Histoire des Religions*. Paris, Bloud et Gay, 5 vol.

Gallenkamp, Charles, *Maya, the Riddle and Rediscovery of a Lost Civilization*. New York, David McKay Company, 1959.

Morley, Sylvanus Griswold, *The Ancient Maya*. California, Stanford University Press, 1956.

Nash, Manning, *Machine Age Maya*. The American Anthropological Association, vol. 60, no 2, Part 2, April 1958, Memoir no 87.

Thompson, J. Eric, S., *Grandeur et Décadence de la Civilisation Maya*. Paris, Payot, 1958.

Thompson, J. Eric, S., *Maya Archaeologist*. Norman, University of Oklahoma Press, 1963.

TECUN UMAN

Condensé du récit de Maria Albertina Galvez G. « Tecun Uman, Défenseur de notre Liberté »¹.

L'événement qui domine notre histoire est, à n'en pas douter, la douloureuse conquête de ces royaumes du Guatemala, en 1524, par le capitaine Pedro de Alvarado que les Indiens surnommèrent *Tonatiuh* (Fils du Soleil) à cause de sa mine superbe.

A leur arrivée, les conquérants espagnols se trouvèrent en présence des restes de l'une des civilisations les plus prestigieuses peut-être de la terre, remarquable par son organisation politique et sociale et qui régissait le peuple maya quiché. Ce peuple, certains sociologues et juristes l'ont cité comme modèle du genre. Son gouvernement constitué en monarchie aristocratique calquait celui des Tolèques.

L'invasion du pays par des troupes étrangères blessa la dignité de nos ancêtres et provoqua une réaction en chaîne d'amertume et de colère. Ils défendirent leurs droits de citoyens avec courage et hardiesse, ce qui accrût chez eux la fierté d'habiter ce coin si beau de la terre d'Amérique, chef-d'œuvre sorti des mains du Créateur.

Troublée par les fréquentes incursions des *cacchiqueles* et des *tzutuhiles*, l'existence paisible des aborigènes apparut de nouveau menacée lorsque les conquérants entrèrent en 1519 dans la grande ville de Tenochtitlan. L'empereur Moctezuma, appelé Flèche du Ciel, dépêcha aussitôt par ravins et fondrières deux messagers chargés d'avertir les rois du Quiché de l'envahissement de son territoire par une armée d'hommes blancs.

Cette pénible nouvelle causa la mort du vieux roi Quicab Tanub surnommé le Grand Quicab. L'auteur de la *Danse de la Conquête* nous a rendu cette noble figure dans un récit historique où Tecun Uman

joue le rôle principal. De cet ouvrage nous avons détaché le dialogue suivant qui ressemble à une ballade:

Mes enfants, levez-vous!
Pourquoi rester abattus?
N'irritez pas le ciel
c'est là témérité.
Ecoutez-moi
je suis dans l'affliction.

Le monarque Moctezuma
du royaume mexicain
m'écrivit de sa propre main:

«Don Quicab, ma fortune
est détruite,
et me voici prisonnier
d'un roi étranger
qui m'a vaincu.

«Ce roi veut achever sa conquête,
asservir tout le monde,
s'approprier toutes choses.
Ses soldats sont habiles et intelligents
connaissant l'art de la guerre,
sa foudre réduit en poussière,
ses armes jettent le désarroi.

«La discipline de ses troupes
le rend victorieux
des nôtres.

«Enfin. Ce sont des hommes vaillants
et leur Dieu est puissant.
Tout cela, mes enfants,
me cause une cruelle souffrance
Ma pauvre âme se lamente,
mon cœur est oppressé.»

¹ Traduit de l'espagnol



Photos Pacifique Canadien

Lac Atitlan. Femmes quichés s'approvisionnement d'eau tout comme aux jours anciens de Tecun Uman.



Beauté de la terre quiché. Le volcan Poliman et son bouquet de fumée au-dessus du lac Atitlan.

Une profonde douleur s'empara des pacifiques habitants qui voyaient leur liberté et leur souveraineté menacées par des inconnus. C'est alors que se levèrent, courageux et unis, le peuple quiché et ses alliés, prêts à défendre leurs droits.

Le ciel, la mer et les volcans tressaillirent; les jours s'assombrirent; les visages reflétèrent l'angoisse mais aussi la détermination. La mort du Grand Quicab avait entraîné un changement dans le gouvernement: à Tecun Uman, homme d'une belle prestance, cœur noble, esprit distingué, patriote aux qualités remarquables, revint la charge de *Nim Chocoj-Cawek* ou « Grand Elu de la Maison de Ca-

wek », fonction équivalente à celle de Ministre de la Défense Nationale dans l'organisation administrative de nos temps.

Les cris de guerre retentirent sur le haut des montagnes, dans les chainons et le creux des vallées; le bruit des timbales et des tambours annonça la bataille imminente. Les messagers se hâtaient sur les chemins portant les ordres militaires aux confins du royaume. Les haches et les silex s'aiguisaient; les flèches siffaient, déchiraient les airs; les massues et les boucliers ronds s'alignaient; les voies de communication furent coupées par des encerclements, et l'on dressa des embûches.



A l'entrée de l'église de Patzum, Guatemala, un fils du Quiché joue de la flûte accompagné d'un jeune tambour. Le tablier à fins carreaux du flûtiste indique son appartenance quiché.

La magnifique cathédrale d'Antigua, au Guatemala. A la mort de Tecun Uman, dernier roi quiché, la foi au Christ, apportée par les Espagnols, était déjà répandue dans le royaume.

Photos Pacifique Canadien



D'après Hernan Cortès, le capitaine Pedro de Alvarado sortit du Mexique le 6 décembre 1523 en compagnie de 300 soldats d'infanterie, d'arbalétriers et de recrues armées de fusils de chasse, la plupart Indiens *Tlascaltecas*, de 120 montures et de nombreux porteurs. Ceux-ci conduisaient 40 chevaux de réserve et l'appareil de guerre dont 4 canons à boulets de pierre. Une fois l'isthme de Tehuantepec franchi, l'armée campa à Chiapas et Soconusco.

Les chevaux hennissaient, les épées étincelaient. Au milieu des visages pâles tranchaient ceux des mulâtres *Tlascaltecas*. Ces derniers taillaient des brèches dans les chemins couverts de broussailles. Tout était prêt pour la lutte. C'est alors que, monté sur un vigoureux coursier et suivi des capitaines Hernando Chavez et Pedro Portocarrero, Pedro de Alvarado ouvrit le défilé et donna ordre de tirer. Les canons et les arquebuses commencèrent à vomir la terreur.

* * *

Nous sommes en février 1524. Le roi Tecun, intrépide guerrier, a revêtu son costume le plus fastueux: sur sa tête plate brille la couronne royale; les plumes vertes du quetzal l'enveloppent; à droite il porte une flèche, à gauche la rondache avec l'insigne du pouvoir.

Les Espagnols s'en viennent insouciant: la rencontre d'indigènes sans défense leur procure des victoires faciles. Cependant dans Cumarcaah, capitale du royaume quiché, une armée de braves citoyens s'entraînent, décidés à mourir pour garder leur indépendance.

La valeureuse armée quiché occupe les chemins et les ravins de Cumarcaah. Cependant les Espagnols formés à l'art de la guerre déconcertent les indigènes par leurs tactiques et leurs armes à feu que ceux-ci ignorent. Le détonnement des canons, l'agilité et la grosseur des chevaux ajoutent à la stupeur des Indiens qui jamais n'ont soutenu pareille attaque.

Alvarado avait l'habitude des combats contre les colons américains. Les Quichés ne s'étaient battus qu'entre aborigènes soit contre les *cacchiqueles* ou les *tzutuhiles*. Mais la présence d'une armée étrangère les électrise, et ils constituent une imposante armée de défense sous la direction du héros national Tecun Uman.

Contents de leurs premiers succès, les conquérants campent près de Quezaltenango, dans la spacieuse vallée d'Urbina coupée d'un joli ruisseau.

Ricardo Castaneda Paganini a relaté dans son ouvrage *Tecun Uman* la première rencontre des Guatémaltèques avec les troupes d'Alvarado: « Don Pedro continua sa marche à l'intérieur du pays se dirigeant vers la province de Xetulul. Le choc initial entre ses troupes et les tribus quichés se produisit sur les bords de la rivière Tilapa, et le second sur les rives de la Samala. Les envahisseurs triomphèrent et avancèrent du côté de Tzakaha. A marche forcée et au prix de grandes difficultés, ils gravirent la rude pente de l'actuel volcan Santa Maria de Jesus. L'armée, exténuée, y fit halte pour la nuit. Le lendemain elle piqua sur Xelaluh et descendit dans la plaine de Olinitepec qu'arrose la tranquille Samala.

* * *

L'armée quiché organisée par Tecun Uman considérait son chef comme « le capitaine général de toute la terre ». Uman n'était pas son nom véritable. Le mot quiché *Uman* signifie « homme mûri dans la sagesse, homme important ».

Un dominicain a décrit l'ultime combat, le dernier engagement. Ce récit mentionne que Tecun Uman « avait armé tout son royaume et ses milices » qu'il partit en campagne à la tête de 62,000 hommes et qu'il était secondé par le général Ahzumanché, son aide-de-camp Ahzol, son rondachier Ahpocob. Tecun, porté sur un brancard par les seigneurs et les nobles, arriva au village de Tonicapan où 90,000 combattants l'attendaient. Il partit ensuite pour Quezaltenango où d'autres bataillons se rallièrent à lui. En tout quelque 232,000 hommes.

Le roi répartit ses armées en différents postes et les disposa de façon à couvrir tout le territoire, depuis Quezaltenango jusqu'à la province de Suchitpéquez.

Un chroniqueur anonyme dit « que le roi du Quiché, Tecun Uman, était un grand sorcier; qu'il survolait ses armées sous la forme d'un quetzal aux plumes très larges et d'un vert éclatant tenant un sceptre d'émeraude, donnant des ordres à ses officiers et soldats. »

« Alors commença la bataille. Les Indiens attaquèrent avec fureur des deux côtés à la fois. Mais la cavalerie, qui évoluait sur un terrain propice, fondit sur les armées indiennes pour se retourner ensuite avec rapidité et protéger l'infanterie aux prises avec les troupes d'élite de Tecun. La bataille se prolongea. L'armée espagnole était harcelée mais n'en faisait pas moins des ravages chez l'adversaire. Le roi Tecun, dit-on, impatient d'écraser l'agresseur, se mit à voler sous la forme d'un aigle muni de plumes de quetzal. Il attaqua Alvarado avec un couteau-silex et blessa son cheval.



Jolies représentantes des nations maya-quiché à Antigua.

Photo Pacifique Canadien

«Le cavalier sauta sur une autre monture. Tecun revint à charge sans succès. La troisième fois, le conquistador réussit à le blesser de sa lance. Le roi quiché s'écroula devant le cheval, et c'est là, dans la plaine de Quezaltenango, qu'il rendit l'âme.

Ce récit historique, bien que mêlé de légende, ne laisse aucun doute sur l'existence réelle de Tecun Uman.

Suivant la tradition, il mourut le 20 février 1524 n'ayant pas encore atteint ses cinquante ans. A la nouvelle de sa mort, son épouse, princesse baptisée sous le nom de Maria par les missionnaires espagnols, s'enfuit affolée dans les montagnes et se laissa mourir de faim au pied d'une montagne majestueuse nommée aujourd'hui Maria Tecun. Les Indiens disent qu'à chaque pleine lune, la reine y revient sous la forme d'un halo de lumière. C'est là qu'ils lui rendent hommage selon les rites quichés.

Les restes de Tecun Uman, abandonné sur le champ de bataille par l'ennemi furent recueillis par ses sujets et enterrés avec vénération dans un endroit caché appelé aujourd'hui *Cerro* (colline) de *Tecun*. Ce lieu s'est peuplé depuis lors des nids de l'oiseau sacré, le quetzal à poitrine pourpre.

Les autres rois du Quiché résolurent de venger leur peuple en incendiant la ville de Cumarcaah. Un traître dévoila leur plan. Le capitaine espagnol les fit périr sur le bûcher et emprisonna les membres de la famille royale.

Aidé de Juan Cortès, Don Juan Rojas, fils de Tecun et catholique comme sa mère, gouverna quelque temps sous la domination espagnole. La monarchie quiché s'éteignit avec lui. Elle en était à la treizième génération.



par Sœur Marie-Annette, m.i.c.¹

C'est un peu pompeux de se présenter comme *fondatrice* d'une nouvelle maison; disons plutôt que je suis l'une des trois pionnières de notre Société à Catavi. Il y a quelques mois, Sœur Marguerite Simard, Sœur Gisèle Picard et moi arrivions dans cette région minière surnommée avec raison « le ruisseau où coule l'étain ». Nos regards neufs scrutent depuis lors le nouveau panorama qui s'offre à nous. Quelle terre de contrastes que la Bolivie! et dans ce coin des Andes donc!

Sur le plan géographique, sociologique et apostolique, ce centre minier présente de multiples particularités.

Plan géographique

Des montagnes austères et massives, dépourvues de végétation, encadrent la ville de Catavi. Elles

lui donneraient un aspect sévère et mélancolique si le soleil ne se mêlait habituellement d'y poser sa gaieté et de réchauffer la température froide aux heures matinales. Ville de côtes et d'escaliers! Elle s'étage en effet sur quatre paliers bien distincts.

Au niveau du sous-sol, pourrait-on dire, au pied de pentes abruptes et enfoui dans un ravin profond, se trouve une *barriada* des plus misérables, appelée Rio de Janeiro. Ses occupants, la plupart *Cholos*, gagnent péniblement leur riz de chaque jour.

Le deuxième étage ou rez-de-chaussée prend de l'importance à cause surtout de sa fameuse *pulperia*, marché de viande et de légumes. C'est aussi le quartier commercial, lieu de rendez-vous d'affaires: bureaux, ateliers, usine de concentration du minerai, etc.

L'église paroissiale, le presbytère, la caserne militaire et quelques autres édifices se situent au troisième échelon. Notre logis étant à mi-côte, entre les deuxième et troisième paliers, face à l'hôpital, les toits rouges de la cité s'étaient sous nos yeux.

Enfin, la grande majorité de la population vit sur les hauteurs, au quatrième étage. On y voit des maisons alignées en série, toutes semblables les unes aux autres, ne différant que par le numéro. Il est hors de doute qu'il faut avoir le cœur bien



Sr Gisèle Picard arrivant à l'hôpital de la COMIBOL.



Le marché de Catavi.

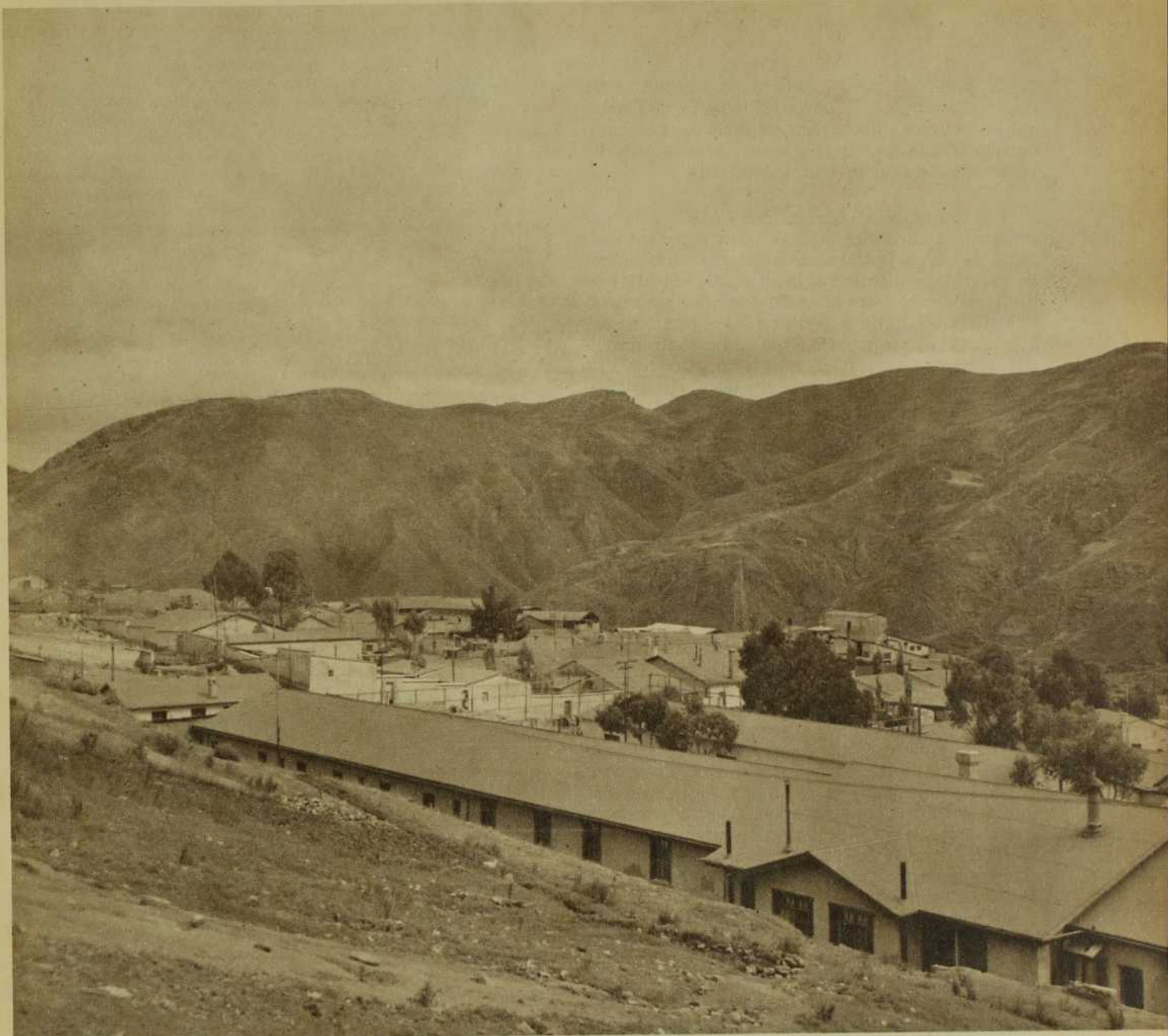
Photos Pacifique Canadien

accroché pour parcourir Catavi de bas en haut. Pour les habitants de notre zone, gravir les côtes sinueuses constitue un sport journalier...

Plan sociologique

Deux classes se côtoient dans notre milieu: la première comprend des Boliviens de condition moyenne

et parmi ceux-ci se distinguent les ingénieurs et les professionnels au service de la COMIBOL (Compagnie Minière Bolivienne); la seconde est formée d'Indiens et de *Cholos* qui assurent la main-d'œuvre dans les mines. Indiens et *Cholos* mènent une vie spartiate et parlent le *quechua*, dialecte local qu'il nous faut apprendre. Les femmes portent encore le costume national, pittoresque, aux couleurs vives,



Un des étages de la « barriada » au flanc de la montagne.

en contraste avec le paysage terne. Les typiques coutumes indiennes évoquent la civilisation des siècles passés.

Rien de très moderne non plus dans l'habitation. Nous sommes heureuses de partager les conditions de vie des *Cholos* et de nous contenter de trois petites pièces sans luxe ni confort. Avec nos voisins nous

utilisons l'évier commun installé dans la cour intérieure. Avec eux nous acceptons les inconvénients des logis contigus. Co-exister avec les souris par exemple fait partie de l'adaptation au milieu. L'un des premiers jours de notre emménagement, un ouvrier vint réparer le plancher que mon poids avait enfoncé... Je profitai de la circonstance pour lui demander de boucher tous les petits trous autour

de la pièce. Il me répondit avec sérénité: « *No importa, Madrecita*. Toutes les maisons de Catavi ont des souris.» Force nous est donc de nous familiariser avec la gent trotte-menu. C'est aussi cela, je suppose, « se faire tout à tous ».

Les coutumes ancestrales des *Cholos* en ce qui concerne le culte des défunts ou simplement leur façon de servir le Créateur sont pour nous l'objet de plus d'une distraction pendant les célébrations liturgiques, car notre chapelle c'est l'église paroissiale. Beaucoup de superstitions se mêlent encore à leurs dévotions particulières. Mais leur simplicité charmante les rend très sympathiques. Ils nous saluent tous d'un aimable *Buen Dia* comme on dit ici au lieu du *Buenos Dias* espagnol.

Il m'est difficile de donner des statistiques exactes de la population à cause de la mobilisation continuelle des mineurs appelés en d'autres endroits et aussi en raison de mon arrivée relativement récente. Les visites dans les familles me permettront, du moins je l'espère, de dresser un bilan assez complet, capable de provoquer le vertige des chiffres.

Plan apostolique

C'est dans ce domaine que Catavi se révèle pour nous une véritable mine et, dès le début, nous avons capté le filon prometteur: l'hôpital. Les patients nous accueillent avec joie et le personnel hospitalier compte sur notre coopération. Aussi Sœur Gisèle Picard y porte-t-elle chaque matin avec son sourire la parole qui stimule et reconforte. Elle voit encore à la confection, réparation, distribution de la literie. Nos visites à domicile terminées, Sœur Marguerite Simard et moi allons la rejoindre. Les différentes œuvres paroissiales rongent le reste de nos journées: chorale, Action Catholique, formation de catéchètes, etc. En cela nous collaborons avec les Oblats de Marie Immaculée qui dirigent la paroisse de Catavi depuis plusieurs années. Ils sont à l'origine de belles réalisations telles que le Mouvement Familial Chrétien et les *Cursillos de Cristiandad*, écoles de fraternité et d'apostolat, moyens par excellence de ressourcement.

A n'en pas douter, nous serons prises par notre ministère... C'est heureux car l'ennui ne s'installera pas chez nous. Le programme apostolique que nos grandes ambitions ont élaboré apportera à notre terre nouvelle, nous le souhaitons de tout cœur, lumière et courage. Nous ne voulons pas rester étrangères à la vie paroissiale et sociale de notre peuple. Par une présence active nous désirons porter le témoignage que l'Eglise missionnaire attend de nous.



La statue du Sacré Cœur domine la ville d'Oruro

J'ALLAI À CATAVI

par Sœur Simone Sabourin, m.i.c.

C'est avec joie que je répondis à l'invitation de Sœur Gisèle Picard, supérieure de Catavi, qui désirait une compagne en l'absence de Sœur Marguerite Simard et Sœur Marie-Annette, toutes deux participant à des cours de Pastorale à Cochabamba.

J'allai donc en vacances dans la région des mines! Comme il y avait beaucoup de voyageurs à cette époque, j'achetai mon billet pour Oruro une semaine à l'avance.

Au jour fixé je me rends à la gare dès le matin. Déjà des passagers montent dans un confortable autocar. Je prends le siège no 1. Quelques minutes plus tard un Monsieur réclame cette place. Après vérification, je m'aperçois que je suis dans la voiture à destination de Cochabamba et non d'Oruro. Juste le temps de descendre, et l'autocar démarre. Un autre, plus petit, s'avance arborant bien en évidence: Oruro. Je me réinstalle au bon no 1 cette fois!

Nous commençons l'ascension vers l'Alto. Selon toute probabilité nous serons à Oruro à midi. C'était trop vite dit... voilà qu'on ralentit. Le conducteur nous informe que l'autocar parti avant nous est en panne à cause d'une roue défectueuse. L'étroitesse de la voie nous empêche de doubler le véhicule. Je descends pour me délasser un peu. Je crois aussi hâter l'opération de dépannage en m'approchant avec les autres spectateurs. Mon tempérament de Canadienne voudrait bien peser sur l'accélérateur... Mais je feins d'imiter le lymphatisme des bonnes gens qui m'entourent. Pas un mot, pas un geste; ils attendent patiemment.

Après trois heures de retard, nous nous remettons en marche. Comme on a poussé l'autocar de côté pour nous livrer passage, je salue les voyageurs qui

en pleine région minière.

Photo Pacifique Canadien



Le P. Guy Brault fier de montrer la « cloche » de Tranque à Sr Gisèle Picard et à Sr Simone Sabourin.



Le lac Tranque, bijou chatoyant entre les montagnes pelées, riches en minerais.



Sur la place municipale de Llalagua.

se tiennent sur la plate-forme; ils attendent une autre voiture de La Paz. A quelle heure arriveront-ils à Cochabamba ?

Nous filons maintenant à toute vitesse. Un silence de cloître règne dans notre wagon. Les passagers veulent-ils par cette attitude aider la vélocité ? Je profite de ces heures de recueillement pour goûter le paysage étrange qui se déroule sous mes yeux : à plus d'un mille d'altitude, le sommet des hautes montagnes m'apparaît comme le perron du paradis...

Malgré tout nous avons gagné du temps et nous atteignons Oruro à 3 heures. En face de la gare stationnent les *colectivos*, genre de camionnettes qui assurent le service dans la direction des mines. Ayant déjà quelques passagers, un chauffeur annonce qu'il partira au plus tard dans une demi-heure. Point d'horaire pour ces voitures : elles partent quand elles sont remplies. Je me réserve une place et marche un peu sans trop m'éloigner : après sept heures d'immobilité je me sens ankylosée. 5 heures. La voiture gorgée de monde, pourvue d'essence, d'huile et d'eau, prend le chemin de Catavi. Nous sommes tellement tassés que je me crois dans un « étai-auto ». Vingt personnes ! Quatre par banc ! Impossible de remuer : les sièges sont si rapprochés que les jambes doivent rester en position équerre... De plus le mauvais état des routes interdit la vitesse ; nous sommes cahotés de tous côtés. Aussi après quatre heures de roulis, quel soulagement d'entendre : Catavi !

Chaleureusement accueillie par Sœur Gisèle Picard, j'oublie que je suis morte de fatigue et nous jasons... Le lendemain, je m'éveille fraîche et dispose, en vacances à Catavi pour une quinzaine.

Installées depuis trois mois seulement dans ce centre minier, nos missionnaires exercent déjà un bel apostolat parmi des gens sympathiques.

Quelques jours après mon arrivée, les « Misioneras Cruzadas de la Eglisia », congrégation bolivienne, nous invitent à dîner à Uncia. Là, comme chez nous, pas de luxe. Un regard observateur sur les murs et plafonds déduit que l'habitation n'est pas *waterproof*. Cependant la jovialité de ces religieuses attestent qu'elles sont heureuses de se dépenser au milieu d'une population pauvre.

Durant mon séjour à Catavi, j'accompagnai, un dimanche, le R. P. Guy Brault, o.m.i., à la desserte

de Tranque. Nous partons en camion. Pendant une vingtaine de minutes nous contournons les hautes montagnes escarpées en bordure du Lac Tranque. Quel spectacle ! Quelles couleurs ! Miroitant au soleil, végétation et eau passent par toutes les teintes possibles, depuis le brun cuivre jusqu'au jaune pâle, vert, rouge et même pourpre. Cette coloration est due à la présence de métal dans le sol des alentours. Alors que nous voguons sur le lac presque lisse, je ne me lasse pas de contempler ce paysage neuf pour moi, et j'aime à penser que « l'Esprit du Christ remplit la Terre... » comme l'Eglise le répète au jour de la Pentecôte !

Nous voilà à la centrale hydro-électrique qui fournit l'électricité aux villes minières des environs. A la descente du yatch nous dominons une montagne tellement à pic qu'il faut pour la descendre prendre le petit car servant aux employés de la centrale. Je n'ose regarder en bas : le vide me donne le vertige. Nous traversons un tunnel de plusieurs centaines de mètres avant d'atteindre l'école où doit se célébrer la messe. A l'arrivée du Père, un habitué sonne la cloche. Comme moi vous admirerez l'originalité de ce « carillon » : un cercle de métal enlevé à un baril et coupé est fixé à une barre de fer. Le sacristain, muni d'un boulon, frappe sur le métal et il en sort un son grave qui se répercute très loin. Un bon nombre d'enfants et quelques adultes sont rendus ; tout est prêt pour la célébration du Saint Sacrifice. Il y a même des fleurs dans des boîtes de conserve. Le Père Ovide Gobeil, o.m.i., de passage dans la paroisse, célèbre la messe tandis que le Père Brault commente l'épître et l'évangile. Je suis surprise et édifiée de l'attitude recueillie des fidèles. A l'offertoire, au moment où le servent s'avance avec l'eau et le vin, je ne puis m'empêcher d'esquisser un sourire en voyant les burettes d'occasion : bouteilles de ketchup et de pilules. Le Seigneur ne se complait-il pas dans la simplicité et la pauvreté ? Après la messe nous saluons les gens et reprenons le chemin du retour.

Mes quinze jours terminés, je revins à la capitale. Aux approches de La Paz, je saluai avec ravissement nos belles montagnes coiffées de neige étincelante et je me dis : « N'est-ce pas ici le plus beau coin des Andes ! »

Etait-ce un pressentiment qu'il me faudrait quitter la Cordillère Royale ? A la maison m'attendait une obédience pour Lima. Adieu donc, chère Bolivie, puisque le Maître le veut... et bonjour Pérou !



LES CAYES, HAITI

LES GAIS LURONS

par Sœur Marie-Thérèse Laperrière, m.i.c.

Lorsque j'arrivai en la paroisse du Sacré-Cœur, confiée aux Oblats de Marie Immaculée, je m'étonnai du grand nombre de fidèles vraiment *fidèles* aux offices religieux. Et tous semblaient heureux d'y participer. Je ne fus pas longue à comprendre. Un apôtre dynamique, le Père Roland Lussier, transforme la paroisse en un centre de vie chrétienne intense. Son expérience de dix-huit années d'apostolat en Haïti lui a appris que l'Haïtien a besoin de chant, de rythme, de musique, et que son âme vibre comme une harpe au moindre souffle inspirateur. En cette merveilleuse disposition naturelle, le missionnaire a vu une première aptitude à la louange divine par la liturgie chrétienne. « Il nous faut une chorale », se dit le Père Lussier. Or pour lui, projeter, c'est réaliser.

J'ai interviewé quelques membres de cette chorale, connue sous le nom de *Gais Lurons*, pour vous faire part d'une réalisation vraiment originale et remarquable.

Q.— *M. Guichon, racontez-moi les débuts de la chorale.*

R.— Il y a cinq ans de cela — vers la fin de 1960 — le Père Lussier réunissait sans peine un groupe de jeunes gens en vue de former une chorale mixte qui devait se révéler en la veillée de Noël. Cette veillée fut une brillante réussite. Quelques jours plus tard, après maintes suggestions exprimées par le groupe même, un comité directeur fut constitué ayant pour président notre dévoué et incomparable

ami Gérard Chalviré. Le comité élaborera ses lois, et l'association, artistique et musicale prit le nom de Gais Lurons.

Q.— *Combien de membres y a-t-il dans la chorale ?*

R.— Elle a un effectif de cent membres. Cependant comme elle se compose en majeure partie de professeurs, chaque année elle voit à regret s'éloigner l'un ou l'autre.

Q.— *Si je ne me trompe, la régularité et la ponctualité sont de rigueur ?*

R.— Oui, c'est un point : être fidèle aux répétitions et aux rendez-vous.

Le P. Roland Lussier, curé de la paroisse du Sacré-Cœur des Cayes, qui lança le projet de la chorale mixte des « Gais Lurons ».



Q.— *Et vous, Mlle Fougère, pourquoi êtes-vous si heureuse d'appartenir aux Gais Lurons ?*

R.— Parce que je crois en ces deux valeurs : éthique et esthétique. Je m'estime, en effet, infiniment heureuse d'appartenir à ce groupe.

Q.— *Dans quel esprit travaille le groupe ?*

R.— D'abord dans un esprit de famille qui incline à la compréhension, à l'entraide, à la solidarité, au respect de la personnalité des autres, condition importante du succès. Il existe également au sein de l'association un esprit d'ordre et de discipline. Pas de place pour le bavardage inutile. Si l'on s'exprime, c'est pour émettre des opinions concourant à résoudre les problèmes qui se posent. Et pourtant chacun jouit de la liberté de s'exprimer.

Q.— *Et vous, M. Guillaume, que pensez-vous de la chorale des Gais Lurons au service de la liturgie ?*

R.— Oh ! ici, rien de plus éloquent que les faits. Le public des Cayes se joint facilement à nous, paroissiens du Sacré-Cœur. J'aime tout particulièrement me rappeler les messes de Noël, de Pâques, de la fête du Sacré-Cœur, et combien d'autres solennités où le chant liturgique a contribué au recueillement de la foule.

Q.— *Faites-vous surtout du chant religieux ?*

R.— Non pas. Le théâtre nous occupe énormément. La première soirée, donnée en la salle Saint-Louis, connut un succès formidable et nous valut la sympathique admiration de la population cayenne. Assez pour déclencher une avalanche de demandes d'admission ! Depuis lors les soirées se succèdent, présentant soit du théâtre classique, soit des comédies avec intermèdes de danses et de chants folkloriques. En passant, je rends hommage au Père Joseph Augustin, auteur de mélodies typiquement haïtiennes et grand animateur du mouvement qui étudie les véritables valeurs de notre folklore. Le Père Augustin nous a engagés à fond dans l'exploration de notre si riche culture populaire par où s'accusent notre personnalité haïtienne et notre sens patriotique. Mais nous n'avons pas rejeté pour autant le cinéma qui tient une si large place dans notre civilisation des loisirs. De temps à autre, les Gais Lurons ont l'occasion de visionner ensemble des films célèbres. Ce sont là des occasions de divertissement, de rencontre et d'échange. Il en va de même des excursions organisées par le Père Lussier à Saut-Mathurine, Camp-Perrin, Cherette, Dubreuil, etc. Autant de moyens de créer un climat de fraternité.

Q.— *Les Gais Lurons ont, je pense, une chanson-thème ou chant de ralliement ?*



Quand les Gais Lurons jouèrent sur la place de l'église le mystère de la Messe d'Henri Ghéon. M. René Quichon dans le rôle principal.



Le comité de direction des « Gais Lurons ». L'équipe se compose de laïcs dynamiques dont le président est M. Gérard Chalviré (premier à gauche).



La célèbre chorale des « Gais Lurons ».

R.— Oui, chacune de leur réunion s'ouvre par ce refrain qui sonne comme une devise:

*Une fleur au chapeau,
à la bouche une chanson,
un cœur joyeux et sincère...*

Q.— La chorale accomplit donc une mission de fraternité et d'unité?

R.— Personnellement, j'ai constaté une certaine évolution dans l'esprit du groupe. Je la résumerais par ce mot collaboration, ouverture aux autres. Il se trouve toujours un Gai Luron prêt à aider le bon

Père Lussier dans son œuvre. Chacun selon ses possibilités: le maçon apporte sa truelle, le menuisier son marteau, le mécanicien ses outils, la couturière ses ciseaux, le rossignol sa musique. Toujours avec le sourire et une chanson à la bouche. Nous avons fait nôtre cette devise: Dieu, l'Eglise, le prochain.

— Merci, Gais Lurons des Cayes. Je comprends le pourquoi de cette admirable union de la grande famille paroissiale dans une commune et fervente prière. Saint Augustin avait raison de dire que « l'harmonie des voix prépare à coup sûr l'harmonie des cœurs ».

MALAWI

L'actif bureau de
poste de Mzuzu.

MZUZU, CITÉ FLORISSANTE

par Sœur Céline Laurin, m.i.c.

On dit que « le laboratoire de l'ethnologue est le terrain ». En un certain sens le laboratoire du missionnaire est également *le terrain* et, comme l'ethnologue, pour y travailler il se rend chez le peuple; il écoute les conversations, visite les demeures, observe le comportement coutumier, interroge les gens sur leurs traditions, bref il se familiarise avec leur mode de vie afin de les mieux comprendre et par là de les mieux aimer.

Pour nous, présentement, *le terrain* c'est la plus florissante cité de la région du nord du Malawi: Mzuzu.

Quand, en 1956, Mgr St Denis, p.b., établissait le siège de sa préfecture à Mzuzu, on n'y comptait alors que quelques résidences d'Européens. C'est qu'il fallait du courage pour s'installer en pleine brousse africaine.

En dix ans, un village « éclate » et se métamorphose en ville... ce qu'on appelait *Mzuzu Estate* est devenu un centre commercial et industriel, un terminus plein d'activité.

Veut-on mesurer le chemin parcouru? Si nous consultons une carte du Malawi (autrefois Nyassaland) vieille de quinze ans, nous remarquons que Mzuzu n'y figure même pas. Depuis 1964 la carte géographique du Malawi s'est complètement transformée, et Mzuzu apparaît au centre de la région du nord, en voie de rattraper les villes les plus considérables du Malawi telles que Blantyre-Limbe, Zomba, Lilongwe et Salima.

Le climat tempéré et les vertes montagnes qui encerclent cette jeune ville attirent une population toujours croissante.

A part ses maisons résidentielles, Mzuzu est également fière de ses vastes édifices où logent les représentants du gouvernement du Malawi: le département de la Santé a son médecin et son vétérinaire, le département de l'Agriculture prête une particulière attention aux plantations de pins des Vipya voisines. L'électricité est distribuée dans tous les secteurs par l'importante Compagnie *Escome*; et une source captée et activée par de puissants moteurs distribue l'eau courante aux citoyens.

La presse et la radio possèdent un centre d'information des plus actifs. Quant aux moyens de communications, il faut en signaler les notables progrès: au nouvel aéroport d'Air Malawi décollent tous les jours de gros avions qui assurent le service Blantyre-Mzuzu; de plus, l'excellent réseau d'autobus de la Compagnie de Transport dessert toute la Province.

Mais rien comme une promenade dans les rues actives pour sentir « battre le cœur » d'une popula-

Plantation de pins à Mzuzu.



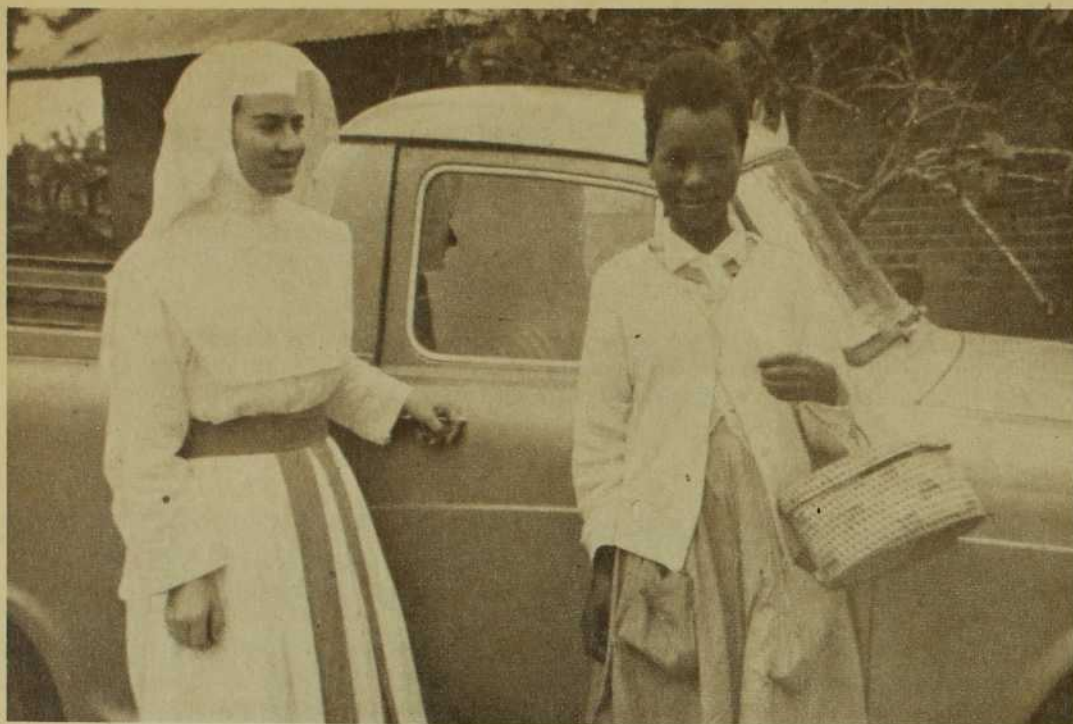
tion. Ville neuve et grouillante, Mzuzu présente en y entrant son centre administratif. Une artère principale conduit au poste de police, au terminus d'autobus, à la banque, au bureau de poste, aux deux garages, aux différentes églises anglicanes et C.C.A.P., enfin aux bureaux de l'importante Compagnie de *Tung Oil* qui engage à elle seule des centaines d'ouvriers. Pour nos emplettes, il faut aller chez Kandodo ou chez Mandala où l'on trouve de tout à un prix relativement élevé: vêtements der-

nier cri, liqueurs fortes, boissons gazeuses, viande congelée, beurre, fromage, crème glacée à \$1.50 la chopine, cigarettes, etc., et même à l'occasion de quoi varier le dessert: gélatine, concentrés, prunes, raisins confits, marmelade, conserves de fruits, bonbons et chocolats.

Avec quelques Européens nous rencontrons de jeunes mamans africaines, panier d'osier au bras. Plusieurs d'entre elles essaient maintenant de mettre

Le magasin général Kandodo.





S'en allant au marché, Sr Céline Laurin.

Le marché de Mzuzu et ses étalages bien garnis.





en pratique à leur propre foyer les notions apprises à l'école de sciences domestiques. Leur budget, souvent modeste, les oblige à ne préparer que des mets très simples. Alors quelle tentation que ces fameuses pommes rouges exhibées au comptoir! Comme elles viennent de l'Afrique du Sud, elles se vendent à des prix inabordables. On se contente donc de les regarder...

Le missionnaire comme l'ethnologue va parmi le peuple pour observer son comportement, avons-nous dit au début. Ainsi que tous les marchés du monde, celui de Mzuzu s'inscrit comme endroit idéal pour observer les gens à leur naturel. Non loin de chez Kandodo, le grand marché offre ses étalages pittoresques: nattes tressées, perles, lampes à pétrole, marmites en granit, tasses et soucoupes, etc.



Sr Joseph-du-Sacré-Cœur, directrice de Marymount (Jacqueline Bastien), et Sr Maria-Francesca vous présentent le drapeau de l'école.

Chaque éventaire reflète l'originalité de son titulaire. Au comptoir des légumes on achète, selon les saisons, des pommes de terre, des choux, des carottes et des fèves, des petits pois verts, des tomates et des citrouilles, différentes sortes de verdure que les Africains utilisent pour leur *dende* (assaisonnement). Les marchands de fruits, eux, présentent leurs succulentes oranges, mandarines et pamplemousses; de gros régimes de bananes africaines ou européennes et des ananas frais.

Tout à côté, les gens du lac Malawi ont installé le produit de leur pêche. Une odeur de poisson séché flotte là sans incommoder apparemment la foule comprimée autour!

Au centre, un groupe de jeunes filles accroupies montrent aux clients les menus excédents de leurs activités domestiques: morceaux de gâteau, brioches appelées *masikoni*, blé-d'inde, farine et même un miel sauvage qui fait « défailir de volupté ».

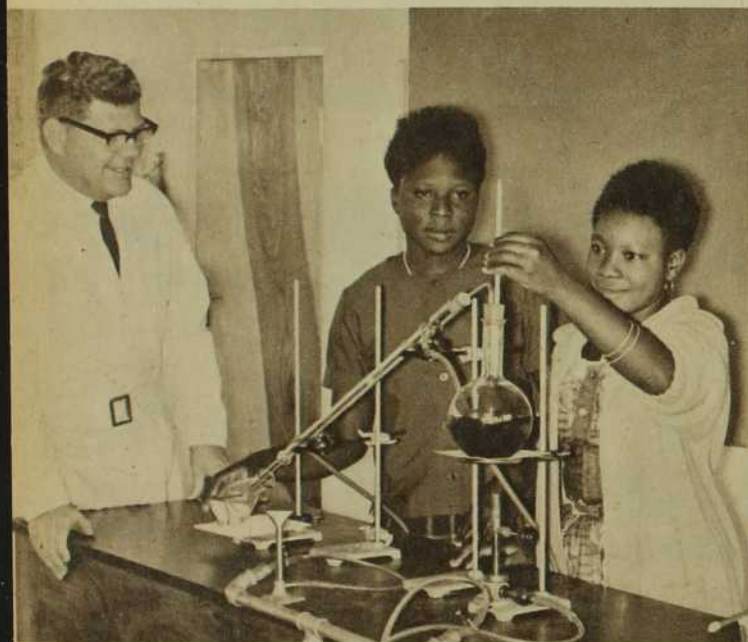
Tout au fond de l'enceinte, une boucherie offre tous les jours de la viande fraîche à un très bon prix. Que vous achetiez le filet mignon ou la queue du bœuf, c'est toujours vingt sous la livre!

Des enfants de tous âges, bâton de sucre en main, foncent au milieu d'une foule dense et sonore. A la faveur de ce grouillement humain, on peut concevoir l'activité et l'originalité d'un marché africain.

Avant de quitter ce quartier, allons voir le moulin à farine où une nombreuse clientèle y fait moudre son maïs avant de retourner au village.

Partout des transformations à cadence accélérée. La marche du progrès est irréversible. Il s'est infiltré dans tous les secteurs à la fois: ce tour, hélas trop rapide, nous l'a montré; nous le verrons davantage en visitant les écoles de Mzuzu. D'abord l'Ecole du Gouvernement avec ses bâtisses nouvelles compte au cours secondaire plus de 300 garçons et filles. Les « Peace Corps » des Etats-Unis et les V.S.O. (Volontaires pour Service Outre-Mer) dispensent un enseignement supérieur. Ils procurent aussi des soins médicaux à toute la région du nord.

A Marymount. Classes de chimie et de biologie par M. et Mme William Pawek, missionnaires laïcs au Malawi.





Réception à Marymount en l'honneur de Mère Madeleine-Marie, supérieure générale des Sœurs m.i.c., et de Mère Candide-de-Jésus en visite officielle. Réunion internationale et œcuménique: y fraternisaient Africains, Européens et Nord-Américains, protestants et catholiques.

L'hôpital de la paroisse catholique, tenu par les « Medical Missionaries of Mary », mérite une mention spéciale. Si la clinique attire de nombreux patients, le département de la maternité ne chôme pas: cinquante cas par mois! Deux religieuses médecins de cette communauté pratiquent aussi, chaque semaine, des interventions chirurgicales majeures. L'école d'Infirmières reçoit déjà plusieurs jeunes étudiantes africaines.

Située sur une colline boisée, à quelques trois milles de Mzuzu, l'Ecole Secondaire Marymount, dirigée par les Sœurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception, jouit tout à la fois des avantages de la ville et de la solitude de la campagne. Cent cinquante étudiantes suivent les quatre années du cours préparatoire aux examens de Cambridge. Le personnel est composé de deux « Peace Corps », des « Lay Missionary Helpers » de Los Angeles, et de



L'hôpital des " Medical Missionaries of Mary " à Mzuzu.

six Missionnaires de l'Immaculée-Conception. Après trois ans d'existence, Marymount détient des résultats satisfaisants; en effet, une des finissantes de l'an dernier fut choisie pour l'obtention, en Algérie, d'une licence en sciences ménagères, une autre poursuit ses études d'infirmière en Angleterre, et quatre à Blantyre. Quelques-unes se sont dirigées vers l'école normale « Soche Hill College » ou se spécialisent en assistance sociale. Il s'en est même trouvé une qui, après de brillantes études, a fait son entrée chez les Clarisses de Lilongwe. Comme on peut le constater, toutes les carrières attirent la jeunesse féminine du Malawi.

L'établissement a l'aspect d'un campus miniature: classes, dortoirs, salle de couture et cuisine, laboratoire, salle de réception, chapelle et surtout vaste terrain de jeux où les jeunes prennent part à

de chaudes compétitions sportives: courses, balle au panier, sauts en longueur et en hauteur, etc. Aux derniers jeux olympiques de Blantyre, une étudiante de Marymount fit l'honneur de l'école.

Tout près de cette ruche bourdonnante, une florissante école primaire dirigée par les Rosarian Sisters, communauté autochtone, accueille les plus petites.

Pour les jeunes gens, les Pères Blancs ont construit au sommet de la colline voisine une école industrielle en vue de les préparer à devenir des artisans de tous métiers: menuisier, maçon, plombier, électricien, mécanicien.

Mzuzu résume ce que présente en terre africaine une ville née d'hier, qui ne cesse de croître et de champignonner, préparant une nation active et enthousiaste, espoir du pays et de l'Eglise.



MATI, ILES PHILIPPINES

“Seigneur pourquoi m’as-tu dit d’aimer?”

par Sœur Sainte-Patricia, m.i.c.¹

« Il n'est pas si facile que ça d'aimer les autres comme tu les as aimés! »

Vous vous rappelez sans doute avoir lu dans les journaux cette histoire à sensation. C'était à New York. Une jeune fille rentrait de son travail tard dans la soirée. La rue était noire et déserte. Soudain, un individu se jeta sur elle et la frappa d'un coup de poignard. La malheureuse lança un cri de douleur. Effrayé, l'agresseur s'éloigna, mais comme personne ne se montrait, il revint sur ses pas et accabla de nouveaux coups sa victime. Elle réussit à se dégager et appela: « Au secours! Je meurs! » Une fenêtre s'ouvrit; quelqu'un cria: « Laisse-la tranquille! » La fenêtre se referma et plus rien. Baignant dans son sang, la jeune fille continuait à gémir: « Au secours! » L'assassin la battit sauvagement jusqu'à ce qu'elle tomba blessée à mort...

Quand commencèrent les investigations sur les lieux du drame, on estima à quatre-vingt-six ceux qui avaient entendu des cris; plusieurs avaient même vu la jeune fille aux prises avec l'assaillant mais aucun n'avait voulu être « mêlé à cette affaire ». Cette jeune fille mourut parce que personne ne s'est soucié de l'aider! C'est trop fort, dites-vous? Moi, cela m'a fait réfléchir. Je me suis demandé: « Que faisons-nous pour les autres? Combien de fois pensons-nous aux milliers d'hommes, de femmes et d'enfants qui meurent de faim, chaque année, dans le monde? Est-ce que nous nous préoccupons tel-

lement des nombreuses vies humaines fauchées par les accidents de la route? Puis, tout près de nous, dans combien de cœurs ne laissons-nous pas le mal s'installer? Essayons-nous de les sauver? »

Un seul mot, je crois, résume une telle attitude: indifférence. On est indifférent au sort de ses frères. L'indifférence équivaut à la sclérose du cœur et sous bien des aspects elle s'apparente à la mort. On meurt aux autres. L'homme qui adopte cette attitude n'a plus de visage. C'est un être terne dont le cœur a cessé pour ainsi dire de brûler et qui sait trop de choses pour être encore capable d'aimer. Notre vingtième siècle avec ses progrès dans le domaine des sciences, de la médecine, de la conquête de l'espace, nous exposerait-il à ce danger de professer à l'égard de toutes choses une insensibilité générale? Pourtant ce même vingtième siècle avec Vatican II s'est tourné résolument aussi vers « les autres ». N'a-t-on pas dit que toute la richesse doctrinale de ce Concile ne vise qu'à une chose: servir l'homme? « La vieille histoire du Samaritain, affirmait Paul VI, a été le modèle de la spiritualité du Concile. Une sympathie sans bornes l'a envahi tout entier. La découverte des besoins humains a absorbé l'attention de notre Synode². »

Ainsi moi, personnellement, je suis amenée à une remise en cause de ma vie chrétienne. Et dès lors je dois aussi prendre à cœur ces problèmes universels. Quand je dis: les deux tiers de l'humanité

¹ Patricia Blanchet

² Informations Catholiques Internationales, 15 décembre 1965.

ont faim, cela signifie qu'il y a, quelque part, Ali, Youssef, Myriam en Algérie, Tien en Chine, Domingo au Pérou, et des millions et des millions d'autres qui, en ce moment même, ressentent les crampes de la faim ou encore sont couchés inertes, sur le bord d'une route, attendant la mort.

Quand je lis les ravages de la prostitution, cela veut dire que, présentement, les parents d'une jeune fille comme celle citée plus haut, pleurent parce qu'ils ne comprennent pas pourquoi on a fait un tel traitement à leur enfant.

Jean Guilton a déjà parlé, dans un article du Figaro, d'une « loi de la nature distraite » : « Le chauffeur se penche un instant. Il a vu de la ferraille sur la route. Il dit: C'est un accident. Il passe, parce qu'il est incapable d'imaginer cet homme-ci qui souffre. » Et les statisticiens noteront: « Chaque année, c'est une ville comme Lisieux ou comme Troyes qui disparaît de la carte de France à cause des accidents. »

Derrière ces faits, que de larmes et de souffrances... Pour les ressentir, il faudrait sans cesse avoir devant les yeux ce qui distingue l'homme des autres réalités. L'homme est une personne, une image de Dieu, une parcelle de « divinisable ».

Ici encore c'est l'indifférence à l'égard de la dignité de toute personne humaine, quelle qu'elle soit, qui produit toutes ces misères.

Mais en généralisant, on s'expose à laisser passer inaperçus des actes parfois héroïques « d'attention aux autres ».

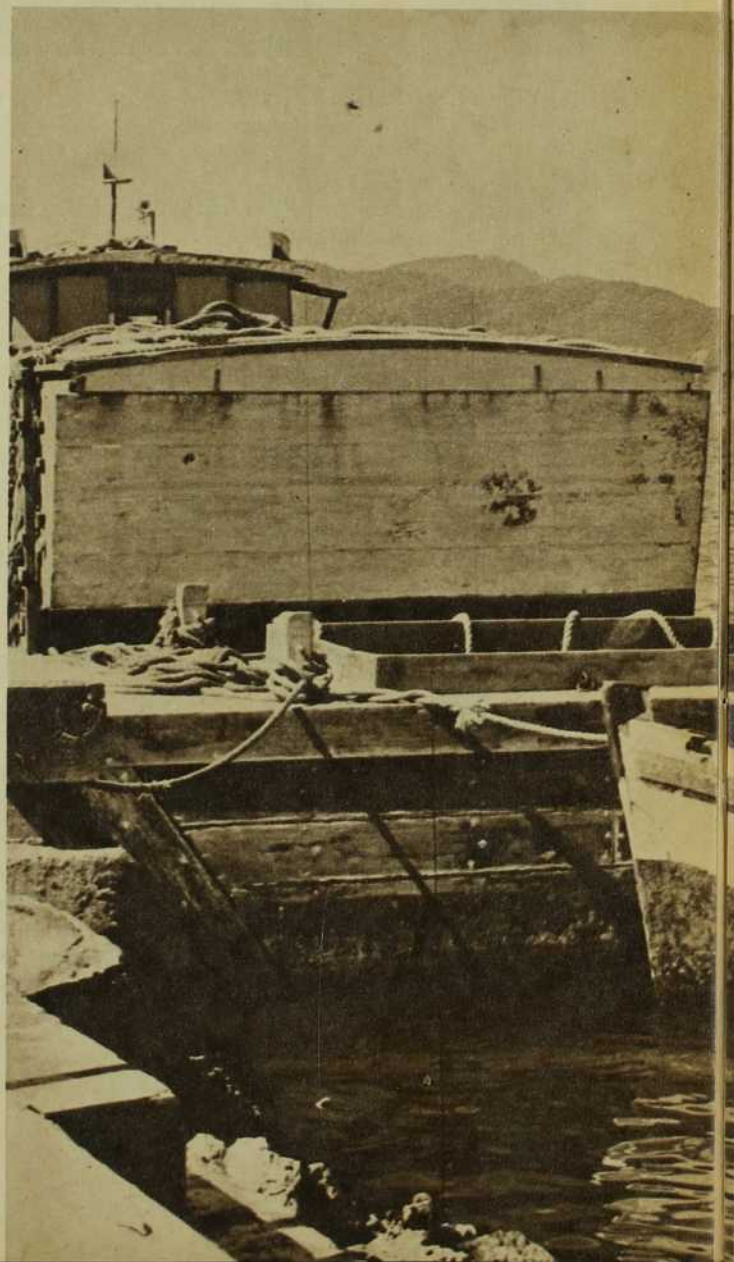
De ce petit coin isolé de Mati où je travaille avec six de mes compagnes, voici deux exemples vécus qui illustrent le témoignage de la charité entre de petites gens.

L'année dernière, nous avons fait la connaissance d'un menuisier, père de cinq enfants. Son emploi irrégulier ne lui rapportait pas de quoi nourrir convenablement sa famille. Au début de l'année scolaire, nous acceptions à notre école trois de ses enfants, intelligents et studieux. Peu après, nous l'engagions comme concierge. Son salaire, plutôt modeste, suffit toutefois à pourvoir sa famille du nécessaire. et les dons reçus de bienfaiteurs d'Amérique nous permettent de fournir à ses enfants des vêtements et des livres ainsi que la collation du matin et de l'après-midi. Alors que je rendais visite à la maman, quelle ne fut pas ma surprise de

Au quai de Mati.



Chez les pêcheurs de Mati.





Leurs maisons bâties sur pilotis au bord de la mer.



Toutes leurs richesses: barques et filets.





Au puits de Mati.
Les jeunes amis de
Sr Sainte-Patricia.



L'accueillante maison philippine où il y a toujours place pour le pauvre et l'étranger.

Photo Philippine Herald

rencontrer une dame assez âgée qui semblait de la maison. On m'apprit qu'il s'agissait non d'une parente mais d'une veuve pauvre et seule au monde, accueillie par charité. Ces gens, pas riches du tout, partagent de bon cœur le peu qu'ils possèdent et procurent à cette vieille dame la sécurité et le bonheur.

Un autre témoignage me frappa, un jour qu'une violente tempête abattait les huttes de nipa de plusieurs familles de Mati et coulait à pic une barque,

l'unique moyen de subsistance d'un pauvre pêcheur. Une âme généreuse lui prêta assez d'argent pour acheter une autre chaloupe et des filets, ce qui écarta le spectre de l'indigence. Entraîné par cet exemple de charité, le brave homme se porta de son côté au secours de ses voisins en leur offrant l'hospitalité.

Ces faits, glanés dans mon milieu, m'aident à comprendre et à partager, à me situer, moi, en face de la peine des hommes, ce qui n'est pas aussi facile qu'on pourrait se l'imaginer. Il faut pour être

attentifs aux autres savoir se gêner, se priver, voire même donner de son propre cœur comme fit le Seigneur, goutte à goutte, sans se dérober au risque de l'amour.

Les jours où j'entrerais chez moi pour échapper aux autres et à Dieu, je ferai cette prière de Michel Quoist³ :

Seigneur, pourquoi m'avez-Vous dit d'aimer tous mes frères les hommes ?

J'ai essayé, mais vers Vous je reviens effrayé...

Seigneur, j'étais si tranquille chez moi, je m'étais organisé, je m'étais installé.

Mon intérieur était meublé et je m'y trouvais bien.

Seul, j'étais d'accord avec moi-même.

A l'abri du vent, de la pluie, de la boue.

Pur je serais resté, dans ma tour enfermée.

Mais à ma forteresse, Seigneur, vous avez découvert une faille,

Vous m'avez forcé à entrouvrir ma porte, Comme une rafale de pluie en pleine face, le cri des hommes m'a réveillé;

Comme un vent de bourrasque, une amitié m'a ébranlé;

Comme s'insinue un rayon de soleil, Votre grâce m'a inquiété

...et j'ai laissé ma porte entrouverte, imprudent que j'étais.

Seigneur, maintenant je suis perdu!

Dehors les hommes me guettaient.

Je ne savais pas qu'ils étaient si proches; dans cette maison, dans cette rue, dans ce bureau; mon voisin, mon collègue, mon ami.

Dès que j'eus entrouvert, je les ai vus, la main tendue, le regard tendu, l'âme tendue, quêtant comme des mendiants aux portes des églises.

Les premiers sont rentrés chez moi, Seigneur.

Il y avait tout de même un peu de place en mon cœur.

Je les ai accueillis, je les aurais soignés, je les aurais cajolés, frisés, mes petites brebis à moi, mon petit troupeau.

Vous auriez été content, Seigneur, bien servi, bien honoré, proprement, poliment.

Jusque-là, c'était raisonnable...

Mais les suivants, Seigneur, les autres hommes, je ne les avais pas vus; les premiers les cachaient.

Ils étaient plus nombreux, ils étaient plus miséreux, ils m'ont envahi sans crier gare. Il a fallu se resserrer, il a fallu faire de la place chez moi.

Maintenant, ils sont venus de partout, par vagues successives, l'une poussant l'autre, bousculant l'autre.

Ils sont venus de partout, de la ville entière, de la nation, du monde; innombrables, inépuisables.

Ils ne sont plus isolés, mais en groupes, en chaîne, liés les uns aux autres, mêlés, soudés, comme des morceaux d'humanité.

Ils ne sont plus seuls, mais chargés de pesants bagages; bagages d'injustice, bagages de rancœur et de haine, bagages de souffrance et de péché...

Ils traînent le Monde derrière eux, avec tout son matériel rouillé et tordu, ou trop neuf et mal adapté, mal employé.

Seigneur, ils me font mal! Ils sont encombrants, ils sont envahissants.

Ils ont trop faim, ils me dévorent!

Je ne peux plus rien faire; plus ils rentrent, plus ils poussent la porte et plus la porte s'ouvre...

Ah! Seigneur! ma porte est toute grande ouverte!

Je n'en puis plus! C'est trop pour moi! Ce n'est plus une vie!

Et ma situation ?

Et ma famille ?

Et ma tranquillité ?

Et ma liberté ?

Et moi ?

Ah! Seigneur, j'ai tout perdu, je ne suis plus à moi;

Il n'y a plus de place pour moi chez moi.

Ne crains rien, dit Dieu, tu as TOUT gagné, Car tandis que les hommes entraient chez toi,

Moi, ton Père,

Moi, ton Dieu,

Je Me suis glissé parmi eux.

*
* *

Oui, Dieu s'est glissé dans la maison du menuisier pauvre, du pêcheur éprouvé, et dans combien d'autres foyers philippins qui eux ont compris, à la manière de Mauriac, que « Le Christ c'est les autres »!

³ Quoist, Michel, *Prières*, Les Editions Ouvrières, p. 146.



Course avant le banquet.

BANQUET POUR "BOUTS D'CHOUX"

par Sœur Marie-Paule, m.i.c.¹

Au cours des célébrations de 1965 qui ont marqué à Kowloon le centenaire de notre fondatrice, un groupe de jeunes Françaises, élèves de Sœur Blandine Simard, avaient exprimé le désir de poser un geste de charité en souvenir de l'action caritative de Délia Tétreault, tant comme laïque que comme fondatrice d'une société missionnaire. Les vacances survinrent: les jeunes rentrèrent en France et le projet sembla voué à l'oubli.

Mais non. Dès leur retour en septembre, ces jeunes le reprirent avec l'entrain de leur âge. Ils élurent un comité de six membres spécialement chargés de rassembler les fonds nécessaires pour offrir un banquet à cent enfants pauvres de Hong Kong. L'objectif atteint, on décida que la fête aurait lieu à l'école Tak Sun, le dernier dimanche de novembre, à 3 heures.

Ce jour-là, dès midi et demi, la foule des petits convives envahit la cour de l'école. Beaucoup de mamans, venues conduire leur enfant invité, avaient tenté la chance d'en amener une couple d'autres.

Malheureusement, le nombre se trouvait au complet. Les parents eux-mêmes avaient choisi le représentant de la famille en raison de sa serviabilité. Ils se consolèrent à l'annonce que des festivités de ce genre se répéteraient à Tak Sun.

En attendant l'heure du banquet, Sœur Saint-Martin-de-Tours², directrice de l'école, intéressa notre petit monde à des courses et à des jeux de groupes. Puis les portes du grand hall s'ouvrirent et les enfants pénétrèrent dans la salle du festin attrayante et gaie avec son mobilier vert, rose, jaune, sa vaisselle de couleurs, ses grappes de ballons multicolores suspendues au plafond et aux fenêtres. D'anciennes orphelines de Canton et des légionnaires de Marie prêtaient leur coopération, car ce n'était pas une mince besogne de placer une centaine de bouts de choux!

Une fois l'installation terminée, Sœur Directrice souhaita à tous la plus chaude bienvenue, remercia les jeunes organisatrices et dit un mot à la louange de Mère Marie-du-Saint-Esprit, « cause de la joie

¹ Marie-Paule Larocque

² Evelyn Martin



du jour » et dont le buste occupait une place d'honneur parmi les roses et les palmes. Une courte prière monta vers le Seigneur, puis le repas commença au son d'une musique enlevante.

Ce qu'elles s'affairèrent autour de leurs petits invités, Diane, Martine, Dominique, Joëlle, Diane et Nolwen! C'était charmant de voir leur sollicitude à s'enquérir auprès d'un bambin ou d'une bambine pourquoi ils ne mangeaient pas... Et comme elles ne comprenaient pas le chinois, elles appelaient à l'aide l'une ou l'autre des sœurs ou allaient se faire traduire la phrase captée à grand-peine. Elles furent très émues d'apprendre qu'à leur question: « Tu n'aimes pas cela? pourquoi ne manges-tu pas? » deux petites avaient répondu: « Parce que je veux l'apporter à maman. »

Des mères avaient pris leurs précautions et envoyé ce message: « Si mon enfant ne mange pas tout, ne jetez rien... mettez les restes dans ce sac. » Plusieurs enfants, en effet, étaient munis d'un sac en papier.

Ainsi qu'au repas évangélique dans la plaine, près du lac de Tibériade, tous mangèrent à satiété, et il resta — non douze corbeilles mais une énorme marmite de riz qu'on distribua aux plus pauvres. Les tables desservies, la fête semblait tirer à sa fin

quand nos gracieuses hôtesse revinrent portant de lourds plateaux où s'entassaient les colis et les sacs. Dans chacune des cent boîtes, il y avait le quart d'un poulet cuit, une épaisse tranche de jambon, un morceau de bœuf épicé et un autre de porc. Chacun des sacs — et il y en avait aussi cent — contenait cinq livres de riz pour cuire, cadeau de M. Lee, restaurateur en charge de la cantine de l'école Mount Good Hope. Il avait tenu à faire ce don, de ses propres deniers, aux tout petits.

Le contentement général se manifesta avec exubérance. Il fallut attendre un moment d'accalmie pour dire un merci priant à Dieu, Auteur de tous les biens, et un autre à la fondatrice qui avait, dans le passé, prêché d'exemple à ses missionnaires.

Imaginez la surprise et le bonheur des mamans, des petits frères et sœurs, lorsque réapparut, dans la cour, le privilégié du banquet serrant dans ses bras, outre les paquets de viande et de riz, un sac de bonbons, une petite crèche et un ballon. Des coups de ciseaux avaient fait pleuvoir les grappes de ballons sur les invités qui les avaient attrapés au vol. La plus grande joie, ce fut encore celle des jeunes Françaises. Expérience de joie profonde ouvrant l'âme à l'angoisse de la faim des sous-alimentés de Hong Kong.



LE MARIAGE AU JAPON

par Sœur Joseph-de-la-Sainte-Famille, m.i.c.¹

Quelques jours avant ses fiançailles, la Princesse Suga, cadette de la famille impériale, déclarait au cours d'une conférence de presse: « J'aimerais vous présenter l'homme de mon choix! »

Etonnante déclaration qui ébranle des siècles de traditions au pays du Soleil Levant. En effet, deux types de mariage prévalaient au Japon: le mariage non libre, qui n'est pas décidé par la volonté des intéressés et qu'ils ne peuvent refuser; et le mariage par entremetteur pour lequel un refus reste possible. Mais les jeunes Japonais du vingtième siècle ont tendance à s'émanciper de plus en plus et à exiger qu'on les laisse « vivre leur vie ». Beaucoup commencent à remarquer l'importance de la vie conjugale, de l'égalité des deux partis et du respect mutuel. Il n'empêche que le système social ancien subsiste et il faudra longtemps encore pour que les jeunes obtiennent le droit de choisir librement leur partenaire.

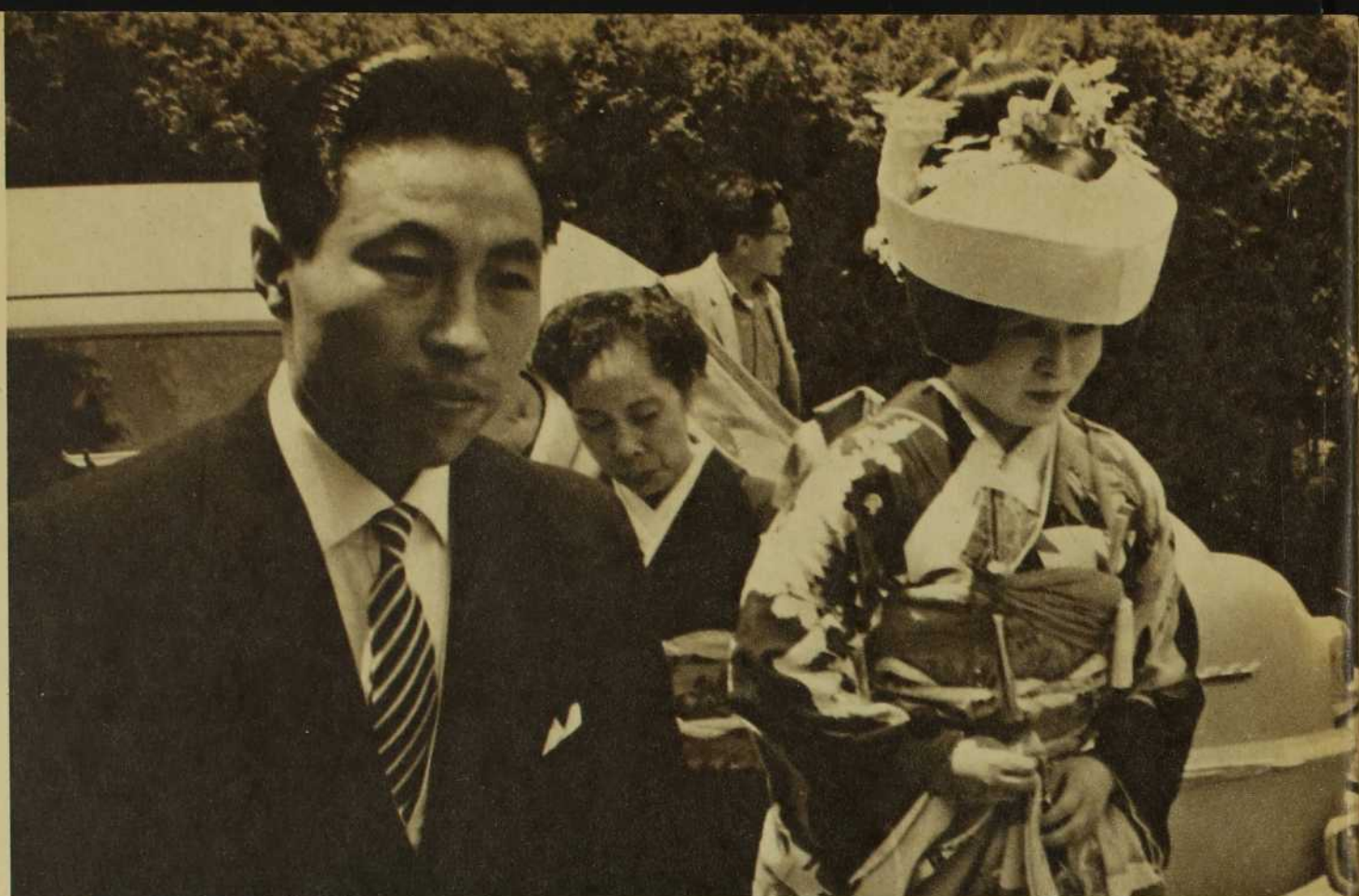
Voyons un peu le mariage par intermédiaire, si étrange pour nous. Afin de diminuer les risques d'erreur, afin aussi de permettre aux deux familles de ne pas s'engager à fond dès l'abord, les négociations préliminaires sont confiées à un entremetteur, ordinairement un ami ou une connaissance, le *nakodo*.

Quand le *nakodo* trouve un parti convenable au point de vue de l'âge, de la lignée et du degré de scolarité, il se rend chez les parents de la jeune fille et du garçon et apporte les photos et autres renseignements: nom, prénom et date de naissance. S'il obtient l'assentiment de chaque parti, il les met en relation. C'est le *mi-ai*, entrevue où les jeunes gens pourront s'observer et peut-être même échanger quelques mots. Le *mi-ai* a souvent lieu dans un endroit public: temple, parc ou théâtre...

**Le kimono de la mariée
et son splendide obi.**

Photo Usaku Tojo

¹ Jeannette Delisle



“Here comes the Bride...”

Les deux familles, satisfaites de cette première rencontre, choisissent un jour faste pour la cérémonie du mariage et procèdent à un échange de cadeaux, *yuino*, qui correspond à des fiançailles en bonne et due forme. Dans les familles traditionalistes on suit l'ancienne coutume selon laquelle, seule, la famille du jeune homme envoie des présents: *tai* (le poisson porte-bonheur), saké, vin de riz, et l'*obi*, grande ceinture en lourd brocart, toutes choses symbolisant la longévité et le bonheur.

Trois jours avant le mariage le trousseau de la mariée ainsi que ses *futon* (matelas et édredons) et son ameublement sont transportés à la maison où elle vivra désormais. Le *nakodo* joue dans tous ces préparatifs un rôle indispensable.

Le principal rite de la cérémonie nuptiale consiste dans l'échange des coupes, répété trois fois, le *san-san-ku-do* (littéralement: trois fois trois: neuf): trois coupes de différentes grandeurs sont présentées au marié et remplies en trois fois; il les boira en trois coups aussi. Ces coupes sont passées à la mariée et les mêmes gestes se répètent. Cette céré-

monie qui, autrefois, avait lieu chez les parents du garçon, se déroule aujourd'hui de façon plus simple dans un temple ou une église.

La bénédiction du mariage à l'église catholique comporte toute la solennité possible. Aussi quel spectacle pittoresque que celui du long cortège, mariée en tête dans son splendide kimono aux couleurs vives et rehaussé de motifs d'or et d'argent! Dans les centres, depuis quelques années, les toilettes à l'européenne remplacent le riche kimono.

On se demande à quel moment de l'année il vaut mieux placer une cérémonie de mariage. A l'époque des cerisiers en fleurs? Cette période est généralement pluvieuse, humide et chaude, et l'inconvénient qui en résulte ne doit pas être minimisé, ne serait-ce que le port du pesant kimono! Le temps idéal est l'automne, où il fait beau tous les jours, et où les forêts et jardins déploient à travers tout le Japon des couleurs de féerie.

Bien différentes des nôtres, toutes ces coutumes du mariage au Japon, peut-être bizarres à nos yeux, forment un chaînon harmonieusement relié à l'ensemble de la culture.

Soeurs Missionnaires de l'Immaculée-Conception

CANADA

MAISON MERE, 2900, Chemin Sainte-Catherine
Côte-des-Neiges, Montréal 26
NOVICIAT, Pont-Viau, Cité Laval
OUTREMONT, 314, Chemin Sainte-Catherine, Montréal 8
HOPITAL CHINOIS, 355 est, rue Faillon, Montréal 10
NOMININGUE, comté Labelle, Qué.
RIMOUSKI, 85, rue Saint-Germain
JOLIETTE, 750, rue Saint-Louis
QUEBEC, 1073 ouest, rue Saint-Cyrille
VANCOUVER, Refuge de l'Immaculée-Conception 236, rue Campbell
VANCOUVER, Hôpital du Mont-Saint-Joseph
3080, rue du Prince-Edouard
TROIS-RIVIERES, 1325, rue de la Terrière
GRANBY, 35, rue Dufferin
GRANBY, 50, rue Saint-Joseph
CHICOUTIMI, 766, rue du Cénacle
SAINTE-MARIE-DE-BEAUCE, C. P. 358, Qué.
SAINT-JEAN, Qué., 430, rue Champlain
OTTAWA, 30, Avenue Goulburn
PERTH, N.-B., C.P. 259
EDMUNDSTON, N.-B., 85, rue Victoria

ETATS-UNIS

MARLBORO, Mass., 207 Pleasant Street

HONG KONG

MAISON NOTRE-DAME-DE-FATIMA,
103 Austin Road, Kowloon, Hong Kong
MAISON NOTRE-DAME-DE-L'ESPERANCE,
Clear Water Bay Road, Kowloon, Hong Kong
NOVICIAT, 125 Waterloo Road, Hong Kong

TAIWAN

KUANHSI, 83 Cheng I Lu, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
SHIH KUANG TSE, Hsinchu Hsien,
Taiwan, Republic of China
TAIPEI, 363, An Tung Chieh, Taiwan, Republic of China
SUAO, 36 Chung Cheng Rd., Suao Ilan Hsien,
Taiwan, Republic of China
HSINCHU CITY, Cheng Mou Yuen, Choi Yuen chiai no 49,
Koang Fou Li, Republic of China

JAPON

KORIYAMA, 3-18 Toramaru, Koriyama shi, Fukushima ken
WAKAMATSU, 480, Sakae machi, Aizu Wakamatsu
TOKYO, 108-4 cho me, Fukazawa cho, Setagaya ku

ITALIE

ROMA 0881, via Giacinto Carini, 8

MADAGASCAR

MORONDAVA, Madagascar
AMBOHIBARY, Sambaina, Madagascar
ANTSIRABE, Paroisse Ste-Thérèse de Mahazoarivo
TANANARIVE, Tsaramasay
MAHABO, via Morondava

PEROU

PUCALLPA
LIMA, Escuela Maria de la Providencia,
Napo 1124, Azcona (Brena)

GUATEMALA

TOTONICAPAN, Colegio P. Betancourt, Guatemala, A.C.

BOLIVIE

SANTA CRUZ de la Sierra, Cardinal Cushing Business College,
Calle Lemoine, Casilla 70
COCHABAMBA, Academia Comercial, Calle Oruro No 3403,
Casilla 1667
IRUPANA, Hospital Nuestra Senora de la Providencia,
adresse postale: La Paz, casilla 2893
LA PAZ, Academia Santa Rita, casilla 2893
CATAVI, adresse postale: Oruro, casilla 434

CHILI

ANCUD, Colegio Inmaculada Concepcion, Calle Errazuriz,
Casilla 82

ILES PHILIPPINES

MANILLE, Immaculate Conception Academy, General Luna St.,
Intramuros
MANILLE, 2212 del Rosario St., Tondo
SAN JUAN, Little Baguio, Rizal
LAS PINAS, Rizal
MATI, Davao Province
DAVAO City, Our Lady of Good Counsel Hall, Florentino Torres St.
PADADA, Davao Province
BAGUIO City, 73 Paedal, Box 83

ANTILLES

LES CAYES, HAITI
LES COTEAUX, Haiti
ROCHE-A-BATEAU, Haiti
PORT-SALUT, Haiti
CAMP-PERRIN, Haiti
MIREBALAIS, Haiti
LIMBE, Haiti
CAP-HAITIEN, Haiti
CHANTAL, Haiti
TROU-DU-NORD, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Orphelinat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
PORT-AU-PRINCE, Noviciat, Cité no 2, C. P. 1085, Haiti
CROIX-DES-BOUQUETS, C. P. 1291, Haiti
DESCHAPELLES, Hôpital Albert Schweitzer,
Boite postale 2213 B, Port-au-Prince, Haiti
LA BOULE, C. P. 1085, Haiti
HINCHE, Haiti

COLON, apartado 21, Province de Matanzas, Cuba

AFRIQUE CENTRALE

KATETE, St. Teresa's Parish, Champira P.O., Malawi
MZAMBAZI, St. John's Parish, Eutini P.O., Malawi
RUMPI, St. Patrick's Parish, Rumpi P.O., Malawi
KARONGA, St. Mary's Parish, Karonga P.O., Malawi
KASEYE, St. Michael's Parish, Chitipa Box 100, Malawi
NKATA BAY, Nkata Bay P.O. Box 9, Malawi
MZUZU, Mzuzu P.O. Box 24, Malawi
MZIMBA, St. Paul's Parish, Mzimba P.O., Malawi
FORT JAMESON, P.O. Box 107, Zambia
KANYANGA, Lundazi P.O., Zambia
NYIMBA, Sacred Heart Hospital, Nyimba P.O., Zambia
CIKUNGU, Kazimuli P.O., Zambia



Artisanat. Jeunes de Marymount, Mzuzu, travaillant le sisal sous la direction de Sœur Doris Twyman.